

Lexique des termes musicaux...

Célesta : Instrument à clavier dont les cordes ont été remplacées par des lames métalliques. Tchaïkovski, dans la « Danse de la Fée » du ballet Casse-noisette, fut le premier à en faire usage.

Chaconne : Danse à trois temps d'origine espagnole. Sur une basse obstinée se développe diverses variations. La Chaconne en ré mineur pour violon seul de Bach constitue un monument du genre.

Chalumeau : Petit instrument à vent avec une anche simple. Beaucoup de traditions folkloriques emploient des instruments de ce type, mais il existe aussi dans la musique baroque des chalumeaux plus perfectionnés, comportant des clés.

Chambre : Au XVIIe siècle, ce mot désignait les appartements privés du roi. La musique de chambre était profane, par opposition à la musique de chapelle, nécessairement religieuse. A l'heure actuelle, ce mot désigne la musique d'ensemble pour une formation réduite (de trois à six instruments). Le quatuor en est l'exemple le plus typique. Un orchestre de chambre est un orchestre de proportions réduites, se limitant souvent à un ensemble de cordes.

Changement de mesure : Procédé consistant à passer d'un mode rythmique à un autre : par exemple de 4/4 à 3/4, ou d'une mesure binaire à une mesure ternaire.

Chanson : Œuvre vocale dont la signification a beaucoup varié avec le temps. D'abord un chant simple pour voix seule, puis une pièce pour plusieurs voix. La chanson a atteint sa plus grande complexité au XVIe siècle.

Chanterelle : Corde la plus fine et la plus aiguë de tout instrument à cordes.

Charleston : Danse américaine proche du fox-trot, rapide avec un rythme syncopé. Née à New-York dans les années 20, elle connut un grand succès en Europe.

Chef d'orchestre : Musicien qui dirige l'orchestre. Son rôle est de coordonner les efforts de tous les instrumentistes entre eux, car lui seul détient et étudie la partition complète. Comme il connaît à la fois le détail de la partition de chaque instrumentiste et l'effet à produire par l'ensemble, il est le seul à pouvoir indiquer à chacun le moment où il doit jouer et régir les nuances et le tempo.

Chevalet : Pièce de bois posée entre la table d'harmonie et les cordes de l'instrument. Son rôle est double : déterminer la longueur de corde vibrante et transmettre les vibrations de la corde à la table.

...Ephéméride du bicentenaire...

- 3 mai 1809 : bataille d'Ebersberg
- 6 mai 1809 : début du siège de Gérone
- 7-8 mai 1809 : bataille de la Piave (Italie)
- 7-8 mai 1809 : bataille de Ponte della Priula (Espagne)
- 11 mai 1809 : installation de Napoléon à Schönbrunn.
- 12 mai 1809 : Napoléon 1^{er} prend Vienne
- 13 mai 1809 : la Grande Armée entre à Vienne ; signature de la capitulation
- 17 mai 1809 : réunion par décret des Etats du Pape à l'Empire français.
- 17 mai 1809 : bataille de Linz-Urfahr
- 21 mai 1809 : 1^{ère} journée de la bataille d'Essling.
- 22 mai 1809 : 2nd journée et blessure mortelle du Maréchal Lannes. Défaite des armées françaises.
- 23 mai 1809 : attentat contre l'Empereur à Ratisbonne.
- 30 mai 1809 : combat de Gratz
- 31 mai 1809 : décès de Lannes et du compositeur Joseph Haydn à Vienne
- 31 mai 1809 : Berthier est nommé colonel général des Suisses (fonction fictive disparue avec la monarchie). Ce poste était occupé par Lannes.
- 31 mai 1809 : le roi de Hollande Louis Bonaparte rouvre ses ports pour ranimer l'économie hollandaise
- 3 juin 1809 : Charles informe Joseph que l'archiduc Jean doit se retirer, avec l'armée d'Italie en direction de Presbourg.
- 4 juin 1809 : décret concernant différentes dispositions relatives à la transmission et à la cumulation des titres.
- 6 juin 1809 : la Suède se dote d'une nouvelle constitution.
- 7 et 8 juin : bataille de Puente Sampayo à l'origine du départ des troupes françaises de Galicie.
- 10 juin 1809 : le Pape Pie VII excommunie l'Empereur suite à l'annexion de ses Etats.
- 14 juin 1809 : victoire de Raab
- 15 juin 1809 : victoire de Suchet sur Moore devant Saragosse
- 15-18 juin 1809 : bataille de Maria Belchite
- 29 juin 1809 : siège de Scilla

Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture,
Recherches historiques, Photothèque, Mise en page,
Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C°
Cernay

La Gazette N°64

*Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)
<http://www.bgha.org> info@bgha.org*

METEO

C'est le printemps et on peut prévoir quelques pluies passagères mais également de belles journées ensoleillées notamment au mois de juin. Les températures iront des minimales saisonnières aux maximales, surtout en milieu de journée de fin juin. Des nuages seront parfois menaçants.



HOROSCOPE

Taureau : né avant le 10, Vénus vous galvanise mais restez humble et ne vous croyez pas toujours sortis de la cuisine à Jules PITER.
Gémeaux : Né après le 13, mettez vos lunettes surtout si vous ne voyez rien sans, car vous pourriez faire de mauvaises rencontres au détour d'un chemin

.....Le mot du secrétaire.....

Bien chers tous,
Nous en sommes déjà au cinquième numéro de notre gazette nouvelle mouture. Et bien moi je dis : BRAVO ! « Messieurs, c'était très bien ! C'était très bien ! Vous là-bas, c'était bien ! Vous là « gnégnégné » comme-ci, comme ça ! Alors vous, on ne vous entend jamais ! ... ».
Maintenant que le beau camion rouge est déjà très loin, bien rangé au fond de sa caserne parisienne, les accents de notre concert avec la BSPP résonnent encore dans nos oreilles et les images viennent peupler peut-être nos rêves. C'était un beau concert et chacun ayant mis du sien, a contribué à ce que la fête soit belle. Et elle l'a été. Non, nous n'oublierons pas cette jeunesse sous cet uniforme de sapeurs-pompier et cette autre jeunesse, un peu moins jeune, sous l'uniforme de la Vieille Garde. Nous n'oublierons pas non plus que le président a oublié ses épaulettes ni que Christelle tremblait comme une feuille sur scène. Le samedi suivant, une petite prestation pour remercier les élèves de l'école de Pulversheim qui ont réalisé, pour notre Batterie, une machine qui

à tendre les peaux de tambours.
Bref, la batterie poursuit son petit bonhomme de chemin avec ses hauts et ses bas, ses moments forts et ses moments moins forts. Mais d'année en année, votre travail au quotidien de musicien se fait sentir et notre public, ravi, s'en trouve chaque fois conquis. Et nous, et bien, nous nous faisons plaisir à montrer de nouvelles choses. Ensuite, une révolution qui n'en est pas une, est venue perturber la bonne marche du groupe. Les choses sont ainsi ! Mais la permanence des êtres comme des évènements n'existe pas et c'est ce que, très justement, les bouddhistes nomment : « l'impermanence des choses ».
Alors, après tout ce qui a pu s'écrire, tout ce qui a pu se dire, tout ce qui aurait dû s'écrire ou se dire, tirons un trait et passons à autre chose. Au-delà des personnes, compte le groupe et en l'occurrence le nôtre, la Batterie des Grognards de Haute Alsace. D'autres sont venus, d'autres sont partis. D'autres encore viendront et d'autres partiront. Comme dit l'adage : « Où les potes vont, les potes iront ! »

Maintenant, il est temps de dire « ite missa est » et de clore ce chapitre transitionnel.
Deux mois viennent de se passer et tout le monde a pu voir que les nuages dans le ciel ont continué à tourner, indifférents totalement qu'ils sont à nos petites misères. Les aiguilles de mes différentes horloges ne se sont pas arrêtées de compter les minutes et d'égrener le temps, hormis l'autre dont la pile n'avait plus rien dans le ventre. Comme quoi, à toute règle, il y a une exception qui la confirme. C'est évident car sinon, nous n'aurions pas besoin de règle.
Prochainement viendra une sortie pleine de promesses (« toujours des promesses ! » dirait le président) à Abensberg, que notre excellent secrétaire s'est chargé de faire aboutir. A ce titre, je lui adresse à titre personnel, mes plus sincères félicitations pour la qualité formidable et exceptionnelle de son travail.

.....Portrait.....

Claude Victor PERRIN dit Victor – un tambour devenu Ministre (1764 -1841)

Claude Victor PERRIN est né à Lamarches dans les Vosges le 7 décembre 1764 d'un père notaire royal au tribunal de Bassigny. PERRIN dit Victor entreprend des études de droits mais les abandonne bien vite pour s'enrôler à 17 ans, comme tambour, le 16 octobre 1781 au 4^e régiment d'artillerie de Grenoble.

Mis en congé en 1789, il s'établit à Valence comme commerçant. «Epicier» écrira de lui Alexandre Dumas. En 1792, après la déclaration de la Patrie en danger, il reprend du service en s'engageant dans le 3^e bataillon de la Drôme.

De simple volontaire, il s'élève rapidement au grade de capitaine en août 1792, puis chef de bataillon, par la valeur qu'il déploie dans la première campagne d'Italie. Il est lieutenant-colonel des volontaires des Bouches-du-Rhône en septembre de la même année. Il combat à Coaraza puis au siège de Toulon, en 1793.

Le 2 octobre, il est nommé provisoirement au grade d'adjudant-général. Le 1^{er} décembre, il se distingue lors de la prise du Mont Faron. Sa conduite dans cette journée est remarquée par Salicetti et Gasparin qui le nomment adjudant-général chef de brigade sur le champ de bataille. Il est immédiatement chargé du commandement des troupes formant l'aile droite de l'armée de siège. Sa conduite lors du siège de Toulon le fit nommer général de brigade le 30 frimaire de l'An II (20 décembre 1793) ; grade confirmé le 13 juin 1795. Il est ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales et combat devant Saint-Elme et

Collioure. En 1795-96, il commande l'avant-garde de l'armée d'Italie, d'abord sous Schérer puis sous Bonaparte, et participe aux difficiles batailles de Loano, de Cossaria, de Dego et de Mondovi, puis de Castiglione.

Au combat de la Favorite, il est nommé général de division, le 15 février 1797. Il se bat à la fin du mois de mars 1799 à Vérone face à 30 000 Autrichiens, puis à la Trebie et à Fossano. Le 18 mars 1800, ayant reçu le commandement de Nantes, il demanda à être employé activement dans l'armée d'Angleterre. Il écrivait, à ce sujet, au Directoire : « Rester dans

l'intérieur pendant que le canon républicain va se faire entendre sur la Tamise est une fonction que je ne puis exercer. » Rappelé, en effet, à l'armée d'Italie, il prit part à la campagne de 1798 sous Joubert et Moreau. L'année suivante, à Marengo, il commanda l'avant-garde pendant les trois journées de cette mémorable bataille et passa immédiatement après, à l'armée gallo-batave.

Il est nommé ambassadeur au Danemark en 1805 mais il montre peu de disposition pour la diplomatie et demande à réintégrer l'armée. Il commanda alors les 10^{ème} puis le 1^{er} corps pendant la campagne de Prusse (1806-1807), Son art militaire détermina le succès de Friedland où il acquit son bâton de maréchal d'Empire le 13 juillet 1807, le gouvernement de la Prusse et de Berlin le 09 août, après Tilsitt. En septembre 1808, il est fait duc de Bellune avant de partir pour l'Espagne. Pour le remercier de sa gestion honnête, les Berlinois lui offrent 2 millions or qu'il refuse, n'acceptant que 4 chevaux pour ses attelages. Ce fait, gravé dans le marbre à Lamarche, sauva dans cette ville 5 otages en 1870.



En 1808, d'autres lauriers l'attendaient en Espagne où il gagna avec le 1^{er} corps, les batailles d'Uclès et de Medellin (1809), participa à la prise de Madrid, au siège de Cadix et à la conquête de l'Andalousie. Il rentra en France en 1812.

La Russie et la Saxe, en 1812 et 1813, furent aussi témoins de sa valeur notamment à la Bérézina. Dans la campagne de 1814, il disputa aux Russes l'entrée des Vosges, chassa l'ennemi de Saint-Dizier et emporta le village de Brienne à la baïonnette. Il est placé à la tête de deux divisions de la Jeune Garde et sera blessé à Craonne le 7 mars 1814.

Napoléon ayant abdiqué, Victor offrit ses services à Louis XVIII. Il prit alors le commandement de la 2^{ème} division militaire et sera fait pair de France. Fidèle alors à son souverain, il l'accompagna à Gand, rentra avec lui, devint président de la fameuse commission qui examinera la conduite des officiers ayant servi pendant les Cent-Jours. Nommé au ministère de la guerre en 1821, il est major général de la garde royale pendant la Révolution de 1830. Il ne se rallia pas au nouveau gouvernement. Ses dernières années s'écoulèrent dans la retraite jusqu'à sa mort à Paris le 1^{er} mars 1841.

.....Echo de Campagne.....

Une journée particulière à l'école primaire de Matzenheim. (67)

A la fin de l'année scolaire, en juin 2009, la Garde avait rendez-vous à l'école primaire des Tilleuls afin d'y expliquer aux élèves de CM1 comment on devenait et comment on vivait la qualité de soldat de l'Empereur Napoléon Ier.

C'est en les personnes de Bertrand, grenadier de son état, et de Gérard, tambour, que les têtes blondes des classes de CM1 et CM2 eurent droit à un cours d'histoire vivante comme jamais ils n'en avaient sans doute eu.

L'esprit rempli des explications de leur maîtresse lors d'un précédent cours sur la Révolution française de 1789, notre grenadier leur expliqua comment il avait débuté sa carrière militaire en 1792, alors que la Patrie avait été proclamée en danger. Ne sachant ni lire ni écrire, il s'engagea dans le premier régiment de ligne venu. Puis, il prit la direction de l'Est et c'est dans une plaine, à l'ombre d'un moulin, qu'il entendra pour la première fois le bruit du canon. Il ne comprit rien comme beaucoup d'autres mais il fut porté par son enthousiasme juvénile et ce fut la mémorable victoire de Valmy.



Ainsi, à l'image de nombreux autres patriotes, il rejoignit l'armée de la République pour une carrière militaire qui allait le mener aux quatre coins de l'Europe, jusqu'à se faire remarquer et intégrer les rangs de ce qui était devenue la très prestigieuse Garde Impériale.

Du quotidien du soldat en campagne comme en caserne, du bivouac comme chez l'habitant, mais aussi de l'infirmerie où le chirurgien était redou

té...tout leur était expliqué avec force détails. Même deux cours de tactique militaire furent au programme avec l'explication thématique et simplifiée de la bataille d'Austerlitz et celle, funeste pour nos armes, de Waterloo.



Et puis, c'est le détail de l'équipement du soldat qui a intrigué les élèves. « Et ça, c'est fait en peau de bête ? » « Oui, le havresac et en cuir de veau et le bonnet en peau d'ours, sauf à la fin où souvent on les confectionnait en peau de chèvre, beaucoup moins cher ». « Et la giberne, qu'est-ce-qu'il y a dedans ? », « Et votre fusil comment il fonctionne ? » « Est-ce que c'est lourd ? »... Toutes ces questions d'un jour démontraient l'intérêt de ces enfants.

C'était les yeux et les oreilles grandes ouvertes qu'ils avalèrent toutes ces explications, posant de très pertinentes questions. Il leur a été expliqué notamment comment se transmettaient les ordres à l'époque où la radio n'existait pas. C'est là qu'est intervenu Gérard et son tambour d'ordonnance.

Vêtu de sa superbe redingote, c'est cette fois devant toute l'école réunie, sous le préau qu'il fit résonner la peau de son instrument. Après le cours tactique, venait le cours technique. Les ordres en musique étaient donnés. « La grenadière », « le réveil », « le rigodon d'honneur », « au champ » et d'autres venaient emplir de leur mâles accents ce préau d'école primaire. Puis, Gérard donna, en bon professeur, un cours de musique.

C'est sous la houlette et le regard parfois inquisiteur des maîtresses du CP, CE et CM que les jeunes élèves découvraient sans doute pour la première fois notre instrument privilégié.

A notre tour, nous merciâmes notamment madame DUFOUR, institutrice des CM1 CM2, de nous avoir invités et ainsi permis d'offrir cette parenthèse d'histoire vivante dans un cours souvent ressenti comme austère et insipide. Et puis, si notre passage a permis ne serait-ce que l'éveil d'une seule vocation, alors nous ne serons pas venus en vain. Un dernier morceau avant que la cloche ne retentisse et tout ces minauds applaudirent notre petite visite très chaleureusement.

16 heures avait sonné.
L'école était terminée
Gérard a rangé ses habits
Et laissé les enfants ici

Il a regagné Cernay
Et son canal usinier,
Laissant son souvenir
Aux enfants qui applaudirent

Le son du tambour
De son bruit mat et sourd
Avait résonné très haut
Devant l'école sous le préau

C'était bô
Campagne



jour, qui avait duré seize heures sous le feu intense des deux artilleries, dépassa en horreur celui de la bataille en 1807. Du côté français, outre les 26757 blessés, 5 généraux et 6806 officiers ou soldats étaient morts à Wagram.

Après cette victoire à Wagram, Napoléon perd la trace de l'armée autrichienne. Mais très vite, il acquiert la certitude qu'elle se replie sur Znaïm et se lance à sa poursuite. Les combats reprennent à Znaïm dès le 10 juillet 1809.

A première vue, Wagram semble n'avoir été qu'un affrontement de plus dans l'interminable succession des grandes batailles napoléoniennes, en raison de l'armistice sollicité par l'archiduc Charles cinq jours après seulement. La paix entre la France et l'Autriche fut signée à Schönbrunn, près de Vienne, le 14 octobre 1809. Les articles du traité stipulaient que l'Autriche devait payer à l'Empire une énorme indemnisation (près de 85 millions de francs), réduire son armée à 150 000 hommes et céder d'importantes portions de territoire, parmi lesquelles les provinces d'Illyrie, qui passaient sous administration française. En outre, Napoléon, qui avait divorcé d'avec Joséphine car celle-ci ne lui avait pas donné de descendant, demanda la main de l'archiduchesse Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche.

Celle-ci lui fut accordée en mars 1810. De son mariage avec Marie-Louise devait bientôt naître un fils, que Napoléon nomma roi de Rome. Sa dynastie semblait ainsi assurée et il légitimait, d'une certaine manière, sa propre condition d'empereur par cette union avec l'une des plus vieilles familles royales d'Europe. La victoire de Napoléon à Wagram fit cependant comprendre aux Etats d'Europe qui avaient été



Le 1^{er} Grenadier à Essling de F. CORMONT - Musée des beaux-arts de Mulhouse vaincus que son ambition était sans limite et que seule une alliance pourrait mettre fin à ces guerres.

De plus, Napoléon avait alors quarante ans, sa santé n'était plus très solide et ses décisions étaient moins rapides. Vers 1800, il avait avoué à son majordome : « La vérité, c'est que nous n'avons dans la vie qu'une seule période pour faire la guerre. Je pourrais la faire pendant six ans environ. Ensuite, il faudra que je dise ça suffit ».

Les nouvelles en provenance d'Espagne étaient de plus en plus sombres. Arthur Wellesley, le futur duc de Wellington, avait infligé de sévères défaites aux maréchaux de Napoléon 1er, l'Empire à son apogée montrait ainsi des signes annonciateurs de sa fin. La campagne de Russie, en 1812 tourna au désastre pour Napoléon et, en août 1813, la Grande-Bretagne, la Suède, la Prusse et l'Autriche formèrent une nouvelle alliance contre l'Empereur.

(source : www.napoleon.free, Wagram, Wikipédia) Campagne

.....Carte postale ancienne.....



.....Echo de Campagne.....

Prestation du 21/03 au lycée Charles de Gaulle à Pulversheim

Pour une fois, c'est à l'initiative d'un grognard, en la personne de Pascal FENGER (prononcer « Fendjeur ») que la Batterie s'est trouvée réunie sous un beau soleil printanier au lycée Charles de Gaulle sis à Pulversheim (68). Le village est entré dans l'histoire au 8^{ème} siècle, sous son nom primitif Wolfrigesheim ou Wolfriegeshaim. Une ébauche de l'orthographe actuelle apparaît dès le 14^{ème} siècle Bulffersheim (1369) et (1506) Wulfersheim (1544) puis Pulversheim (1725).



La situation de Pulversheim sur une ancienne voie celtique a favorisé le passage des tribus vers l'ouest.

Les successeurs de Clovis créèrent le duché d'Alsace et accrurent leur autorité sur notre région, possédant des terres allant du Sundgau jusqu'à Seltz. Sous les Carolingiens, Pulversheim dépend du Sundgau et de l'évêque de Bâle. La révolution, en créant de nouvelles divisions administratives, fait appartenir la commune au département du Haut-Rhin, au district de Colmar et au canton d'Ensisheim.

Dès son origine le village a une vocation agricole. La découverte du gisement potassique, sa mise en exploitation au début du 20^{ème} siècle, a provoqué dans les villages situés dans le périmètre du bassin potassique dont Pulversheim est le centre, un bouleversement total et une transformation rapide de leur structure économique, sociale et culturelle. Mais bon, on s'en fout !

Après avoir développé l'intercommunalité en fondant le Bassin Potassique, Pulversheim et la majorité des communes limitrophes ont rejoint en janvier 2004 la Communauté d'Agglomération

Mulhousienne Sud Alsace (CAMSA) qu'il ne faut pas confondre avec « l'AZMA » qui est une association « milouzienne » haute en couleurs : « l'Associassion des Zyvas de Milhouse et Anviron ». Ca n'a rien à voir.

Bref, pour en revenir à notre lycée, il faut savoir que ce sont les élèves de ce lycée qui nous ont confectionné avec leurs petites mains et leurs crayons de couleurs notre magnifique presse à tambours, sous la houlette de monsieur Thierry FENGER, frère de Pascal, notre camarade et ami, sincère et dévoué vers qui montent toutes nos louanges (sluurpp !!!)

Alors, c'est à sa demande et pour remercier le lycée Charles de Gaulle et ses élèves, que les grognards acceptèrent bien volontiers d'animer bénévolement leur journée porte-ouverte.

Malgré, un petit manque de préparation et de concertation, nous nous étions tous donnés rendez-vous pour 9 heures au 14 rue de Ruelisheim.

Finalement, nous prîmes nos quartiers dans une salle de classe informatique au-dessus des ateliers. Puis nous en profitâmes pour nous changer et revêtir nos habits de lumière. Un bon café et quelques croissants nous attendaient à cette heure matinale.

Certes, notre tenue pouvait dénoter au milieu des bleus de travail et des machines-outils mais ce faisant, nous établissions quand même un lien entre l'actualité et l'histoire.

En effet les lycées ont été créés par la grande loi sur l'instruction du 11 floréal de l'An X (1^{er} mai 1802). C'est donc aux accents qu'a entendus le plus célèbre général de notre 1^{ère} République que nous rendions hommage aux élèves et aux enseignants du lycée dont l'éponyme est celui du plus célèbre



général de notre 5^e République.

Ce fut une petite prestation sans prétention, pleine d'intention à l'attention de ce lycée technique et pour ces jeunes qui veulent devenir métallo de profession.

Nous, nous leur avons montré qu'avec ce qu'ils nous ont fabriqué, nous pouvions utiliser correctement nos instruments. Nous leur avons offert notre répertoire, de la musique, de la couleur et de l'Histoire.

En même temps, nous nous sommes intéressés à leur apprentissage, à leur futur métier. Et ils étaient heureux que l'on s'intéresse à eux.

Dumas avait écrit que la jeunesse faisait peur. Je ne crois pas. Pas celle qui était présente avec nous aujourd'hui en tous cas.

Puis, comme il se doit en France depuis Astérix, tout se termine, si ce n'est par un banquet, par un verre de l'amitié. Alors, après les remerciements chaleureux de madame la proviseure, nous avons trinqué tous ensemble et goûté ce vin d'Alsace si fruité et de ces brioches dont le nom est impossible à écrire puis, tranquillement, nous sommes rentrés chez nous.

Campagne

.....Rubrique historique.....

La campagne de 1809 (Part two)



Plan de la bataille d'Essling

(suite du n° 63)
Nous en étions au 30 juin 1809. Les français ont lancé une diversion appuyée par 36 canons, depuis l'île Lobau en direction du nord-est, afin de détourner l'attention des Autrichiens du point de traversée du fleuve, plus à l'est, en face du village de Gross Enzersdorf. Le franchissement par le gros des troupes françaises commença tard le 4 juillet, après un bombardement d'artillerie depuis l'île Lobau.

L'intention de Napoléon était de se servir du village de Gross Enzersdorf comme d'une charnière autour de laquelle faire pivoter ses troupes en direction du nord-ouest, afin de déborder les flancs fortifiés de l'ennemi et de séparer le gros des forces autrichiennes de celles de l'archiduc Jean. L'habileté de son plan résidait dans le maintien de l'essentiel de la Grande Armée au sud du Danube jusqu'à la nuit du 3 au 4 juillet, tandis que les provisions et les munitions étaient transférées en priorité.

Pendant ce temps, l'archiduc Charles, ignorant tout des plans de Napoléon, avait, sur les conseils de ses généraux, rassemblé ses 142 000 hommes hors de portée de l'artillerie française. Il avait d'abord placé son flanc droit près du Bissamberg avant de le déployer vers le sud-est, derrière la ligne de défense du Russbach. Les villages Aspern et Essling restèrent à peine défendus. Le 4 juillet à 19 h, Charles écrivit à son frère Jean : « Cette bataille du Marchfeld va décider du sort de notre dynastie. Je te demande de me rejoindre immédiatement,

en laissant en arrière les réserves de munitions et les bagages, et de venir renforcer mon flanc gauche.

Dans la nuit du 4 juillet et au matin du 5, un orage se déclencha, étouffant le bruit de l'armée de Napoléon qui traversait les dix ponts de l'île Lobau pour se diriger vers le sud de Gross Enzersdorf et détruisant en partie les postes d'observation des Autrichiens. Grâce aux officiers du maréchal Berthier, tout se déroula selon les plans prévus. Le 5 juillet vers 10 h, la majeure partie de la Grande Armée avait traversé le Danube et se déployait en position de combat, sur deux lignes incurvées faisant face au nord-ouest : le maréchal Davout commandait le flanc droit avec son 3ème corps d'armée de 35 000 hommes, et le maréchal Masséna le flanc gauche - il avait réussi à traverser le fleuve avec ses 27 000 hommes sur un pont flottant de 165 mètres construit en moins de huit minutes.

En milieu d'après-midi, la Grande Armée, après une progression lente mais ininterrompue, s'était déployée en triangle. Davout se retrouvait face au Russbach tandis que Masséna, après avoir pris Aspern et Essling

sans rencontrer de forte résistance, alignait ses troupes à 45 degrés de celles de Davout, face au Bissamberg. Le général Marmont et le général bavarois von Wrede, avec 18 000 hommes et 48 canons, achevaient de traverser le Danube depuis la rive sud jusqu'à l'île Lobau. Il semble que les Autrichiens n'espéraient pas voir d'autres mouvements de troupes ce jour-là. Napoléon, quant à lui, cherchait une victoire rapide et écrasante, si bien que, vers 19 h, il donna son ordre d'attaque au maréchal Davout et à Bernadotte qui commandait 18 000 hommes du 9ème corps, en majorité des Saxons, dans l'espoir de briser le centre et le flanc gauche des Autrichiens et de les encercler en prenant Wagram et Markgrafsneusiedl.

Cet assaut fut cependant un échec, entre autres raisons parce que l'archiduc Charles réussit à rallier personnellement ses troupes en fuite et à organiser une contre-attaque. Sans que l'on puisse comprendre pourquoi, il semble que les troupes de Napoléon ne cherchèrent pas à accentuer leur attaque avec la même vigueur qu'en d'autres occasions. L'armée d'Italie, sous les ordres d'Eugène, ne reforma ses lignes que lorsqu'elle se vit menacée par les baïonnettes de la Garde impériale ; les malheureux Saxons, quant à eux, furent souvent pris pour des Autrichiens à cause de leurs casques blancs, et beaucoup furent abattus par leurs propres compagnons d'armes. À la tombée de la nuit, cependant, sous les lueurs de l'incendie de Wagram, les combats prirent fin.

Comme le soleil se levait vers 4 heures en ce début du mois de juillet, Napoléon prépara en hâte une reprise des combats dès l'aube. Son plan consistait à renforcer son flanc droit pour le faire ensuite pivoter contre le

flanc gauche des Autrichiens, tandis que d'autres formations attaqueraient l'ennemi au centre. Les troupes de Masséna avancèrent vers le front et se placèrent entre Süssenbrunn et Aderklaa. Une seule division fut laissée en position pour défendre Aspern, sur la gauche, ainsi que les ponts de l'île Lobau. L'Empereur dormit d'un sommeil léger, protégé par ses tambours.

L'archiduc Charles avait naturellement prévu lui aussi un plan de bataille. Son idée était de lancer dès l'aube une attaque massive avec deux corps d'armées, c'est-à-dire 36 000 hommes environ, dans le but d'écraser le flanc gauche français, tout en attaquant Davout par le nord. C'est l'archiduc qui engagea le premier les combats.

Dès leur déclenchement au matin du 6 juillet, les combats, qui s'étaient sur un front de 20 km, furent indécis. Avant même 8 heures du matin, le village d'Aderklaa, au centre, avait été pris par les Autrichiens, puis repris par les Français, pour retomber une fois de plus aux mains des Autrichiens, ce qui prouve l'intensité des combats qui s'y déroulèrent. Ce fut au cours de ce dernier choc que Bernadotte, qui s'était porté au devant des Saxons en fuite pour les rallier (les soldats de Masséna les avaient eux aussi pris sous leur feu par erreur), reçut de l'Empereur, qui avait observé sa manœuvre sans comprendre, ses mots sans appel : « Eloignez-vous de ma vue immédiatement et quittez la Grande Armée dans les vingt-quatre heures ! »

Une heure durant, sur le flanc droit de Napoléon, les Autrichiens réussirent à faire reculer les soldats de Davout, tandis que sur son flanc gauche, qui avait plusieurs heures de retard sur le plan prévu, ils parvenaient à repousser l'unique division du général Boudet et à menacer les ponts. À ce moment-là, vers 10 heures, l'archiduc avait acquis une supériorité presque décisive. Les unités avancées du général comte Johann Klenau étaient parvenues à Essling par l'est après avoir pris d'assaut Aspern. Mais les officiers autrichiens n'avaient pas coutume de prendre des initiatives dans les moments



Les cuirassiers de Wagram de Guido SIGRISTE

critiques, si bien qu'ils préférèrent ne pas prendre de risque et arrêterent leur avancée dans l'attente nouveaux ordres.

Napoléon, en revanche, semblait encore mieux exprimer son génie militaire dans les moments de danger. Marmont déclara plus tard que « l'Empereur restait d'un calme parfait, malgré l'inquiétude qui se lisait sur les visages de ses généraux à la vue de la progression du flanc droit ennemi ». Napoléon fit aligner une batterie supplémentaire de cent canons pour appuyer les soldats de Masséna qui se déplaçaient vers le sud, le long du front autrichien, afin d'aller renforcer le flanc gauche français. C'est à ce moment-là que l'avancée des Autrichiens fut enfin stoppée, grâce aux charges répétées de la cavalerie que le maréchal Bessières lança pour gagner du temps.

Le point culminant de la bataille était arrivé. Après des combats longs et sanglants, Davout avait réussi à s'emparer de Markgrafsneusiedl, sur le flanc droit. Peu après la mi-journée, voyant que la ligne de feu du maréchal se trouvait au-delà de l'église de ce village, Napoléon jugea que le moment était venu de lancer l'attaque du général Macdonald contre le centre des lignes autrichiennes, un direction de Gerasdorf, à la charnière entre deux corps d'armée ennemis.

Quelques 8 000 fantassins, appuyés par la cavalerie, s'avancèrent en formation serrée. Leurs pertes furent énormes - certains historiens ont estimé que ces unités perdirent près des trois-quarts de leurs hommes - mais le courage de ces soldats décida du sort de la bataille. En effet, au même moment, sur le flanc gauche, Masséna parvenait à reprendre Aspern et au centre droit, le reste de l'armée d'Italie avançait vers le bourg de Wagram.

En début d'après-midi, vers 14 h 30, la situation était désespérée dans le camp autrichien. L'archiduc Charles, légèrement blessé, ne voulut pas laisser anéantir son armée - l'archiduc Jean n'arriva que trop tard, vers 16 heures. Les Autrichiens parvinrent à se dégager de la bataille, ce qui prouve l'acharnement des combats qui venaient de se dérouler ce jour-là. Les français se montrant incapables de poursuivre leur ennemi en raison des pertes élevées qu'ils avaient eux-même subies.

Des deux côtés, le nombre des victimes fut énorme. Le carnage du second